

– Tu vois, là-bas ? C’est l’ancien embarcadère, celui du bac... On y arrive, mon gars. C’est ici que tout a commencé. Ici précisément. Le bac permettait de traverser la rivière avant qu’ils ne construisent un pont à trois kilomètres d’ici. La liaison s’est arrêtée, faute de passagers.

Il se tut. Nous nous trouvions à une trentaine de mètres de l’embarcadère abandonné, tagué de graffitis illisibles, avec ses anneaux rongés par la rouille, ses bittes d’amarrage, sa rampe qui s’enfonçait dans l’eau.

– À cet endroit partait le bac, reprit Lazare. Mais ce jour-là, il n’y en avait pas, à cause d’un problème mécanique. J’étais venu pêcher, comme souvent. À l’époque, je travaillais sur les chantiers, je suis menuisier... Et je me débrouille aussi dans la charpente. Donc, j’étais seul avec mon chien, ce jour-là, pas celui que tu as vu... celui d’avant... Je vois tout à coup deux personnes sur l’embarcadère, qui attendent. J’approche et je leur crie : « Oh ! Pas de bac aujourd’hui ! Il est en panne ! » Et forcément, je me propose de les faire traverser grâce à ma barque. Ils acceptent, j’accoste, ils montent, enfin... ils montent... aussi maladroits que des pingouins, ces deux-là, mais ils y arrivent ! Je remarque surtout qu’ils ne sont pas d’ici. « On habite en face, me dit l’homme. On vient d’acheter la maison, sur le terrain en pente, après les peupliers. » Cette maison, je la connais bien : c’est celle

du docteur Moreau, mort l'année précédente. Un ivrogne, mais sympathique. Ses gamins venaient de vendre la bâtisse. D'ici c'est difficile de la voir, à cause des arbres... Je te la montrerai plus tard. C'est une vieille maison, dans un style manoir, qui a beaucoup de cachet, avec des fondations épaisses, en pierre, et un toit de lauzes avec des pignons à redents. Les grands balcons donnent sur la rivière et les collines, oui, c'est une très chouette baraque... Autant te dire que pour s'en acheter une comme celle-ci, et pour l'entretenir, sans compter le terrain de plusieurs hectares autour, il faut posséder quelques billes... L'homme en a, ça se voit. Le gars a l'air content de son acquisition. Sa femme est étrangère, elle a la peau mate, des yeux bridés, des pommettes bien rondes... et une vive intensité dans le regard. Elle est surtout beaucoup plus jeune que lui : il a plus de soixante ans quand elle en affiche environ vingt-cinq. Allez, trente, tout au plus. J'avais même cru que c'était sa fille... Elle portait un châle autour du visage, qui faisait ressortir ses yeux sombres, et une écharpe aussi, cachant ses lèvres et sa gorge. Nous voilà au milieu de la traversée quand le type me lance : « Dites, vous connaissez la fable du scorpion et de la tortue ? C'est une fable de l'Antiquité. – Non, je ne connais pas. – C'est l'histoire d'un scorpion, sur le bord d'un fleuve, qui voit une tortue sortir de l'eau. Il lui dit : “Bonjour, madame

la Tortue. Auriez-vous l'extrême amabilité de bien vouloir me faire traverser, je vous prie? – Je ne suis pas folle! répond la tortue. Je connais le danger que représente un scorpion. Passez votre chemin! – Mais enfin, vous faites erreur, dit le scorpion. Si vous me prenez sur votre carapace pour traverser, je ne peux pas prendre le risque de vous piquer : je me noierais aussitôt! Nous, les scorpions, nous ne savons pas nager, et je n'ai pas envie de finir noyé! – Ça, c'est vrai..." concède la tortue, touchée par l'argument et la cordialité du scorpion. Prise de compassion pour l'animal, elle accepte de le laisser monter sur sa carapace avant d'entrer dans l'eau. Voilà qu'ils ont presque atteint l'autre rive, quand la tortue sent une terrible douleur dans le cou! Le scorpion vient de la piquer de son dard mortel! Le venin se propage, il la paralyse déjà, et alors qu'elle s'apprête à mourir, elle lui jette : "Malheureux! mais... mais pourquoi as-tu fait ça?! Nous allons mourir tous les deux, maintenant! – Je sais, répond le scorpion... Je sais bien. Mais c'est dans ma nature, c'est plus fort que moi. Je n'ai pas pu m'en empêcher." Et voilà que la tortue coule avec le scorpion, et tous deux périssent dans le fleuve. » Voilà la fable que me raconte ce type, avant d'ajouter : « Mais c'est une plaisanterie, bien sûr! Je ne suis pas un scorpion : je sais nager, et vous n'avez rien d'une tortue. Vous êtes notre nautonier! » Notre « nautonier »,

il me sort comme ça, je me souviens. Moi, je ne savais pas ce que c'était, un nautonier. Puis il me parle d'un fleuve en Afrique, le Zambèze, qu'il a traversé en pirogue. Je ne vois pas bien le rapport avec le Doubs, mais enfin... on sympathise là-dessus. Bref, je débarque sur la terre ferme le couple qui me propose de venir boire un verre chez eux, histoire de me remercier, et on emprunte le chemin qui serpente au milieu des champs et des peupliers. L'homme s'appelle Endrik Fornblung : c'est un Allemand qui réside en France, à Paris, depuis plus de trente ans. Un ancien pilote de ligne, à la retraite, qui est aussi chanteur d'opéra dans une chorale suisse. Sa femme me tend la main et se présente à moi : Ouliana, c'est son prénom... je lui ai fait répéter deux ou trois fois avant de comprendre. Chez eux, on s'est installés dans la grande véranda, et je sens que ça lui fait plaisir d'inviter un gars du coin : il me fait parler, me questionne, on palabre un bon moment autour d'une bière. D'ailleurs, je me souviens de tout, maintenant que je suis lancé, je vais te la raconter en entier et en détail, mon histoire... c'est rien qu'un fait divers, mais crois-moi, mon gars, le bon Dieu m'a muni de la meilleure mémoire qui soit... Je n'oublie rien, moi, j'ai la mémoire tenace.

Lazare passait le bout de sa langue sur ses lèvres pour les humidifier, le rythme de ses phrases s'accélérait et le timbre de sa voix se faisait plus

profond, plus précis. L'envie de parler semblait surgir, d'un coup. Il releva le bord de son chapeau au-dessus de son front et croisa mon regard.

– Fornblung et sa femme m'ont reçu ce soir-là mieux qu'un prince. À l'apéro, ils sortent les olives et le foie gras, avec de la confiture qu'elle a faite elle-même, Ouliana, et puis Fornblung tient à ce que je reste pour dîner... Il insiste, évoquant le destin qui nous a fait nous rencontrer. Il débouche une bouteille de rouge, on passe à table. Sa femme a enfilé une très belle robe, je me souviens, une robe jaune-orangé. Elle me pose des questions sur notre village, et j'y réponds, de façon évasive. Dès ce premier soir, j'ai été troublé par la beauté de son corps... Son visage est ravissant, avec des traits fins, des yeux sombres et vifs. Elle a cette élégance, quand elle se déplace dans les pièces de la maison, cette démarche... sûre d'elle et de son pouvoir de séduction, mais sans rien d'arrogant ou de hautain là-dedans. J'essaie de te décrire cette femme du mieux que je peux, on s'entend, je ne suis pas poète pour deux sous... mais son regard, oui ! Son regard est à la fois doux, mystérieux, lumineux, et puis il y a ses cheveux, ses longs cheveux noirs qui descendent jusqu'au bas de ses reins. Noirs et brillants comme les ailes des corbeaux... Quand elle passe sa main dans ses cheveux, ce soir-là, c'est avec beaucoup de délicatesse... Ouliana parle un français qui est bon, enfin disons

correct, compréhensible, et si on ne la comprend pas, Fornblung se charge de traduire du russe vers le français. Elle est née au Kazakhstan et a vécu en Russie. Fornblung l'a rencontrée dans la capitale russe, à l'époque où il effectuait la liaison Berlin-Moscou en qualité de pilote de ligne. Il se lance ensuite dans une longue description de leur mariage, à Coblenz, dans le château qui appartient à sa famille... Je reste avec eux pour le dîner après avoir prévenu ma femme. Car oui, à cette époque, j'ai trente-quatre ans et je me suis marié dix ans plus tôt avec une fille du coin, Juliette. Nous avons une petite fille, Élixa, âgée de quatre ans. Bien que je bosse comme menuisier, je fais aussi des extras dans la quincaillerie de mon père, histoire d'arrondir les fins de mois. On boit du vin, beaucoup ce soir-là, Fornblung débouche une bouteille qu'il vient de rapporter du Caucase, de Géorgie... Un vrai délice. Je passe une très belle soirée, un moment spontané, mes hôtes sont en tout point sympathiques, lui, par exemple, est doté d'un sacré sens de l'humour, et d'une énergie incroyable, avec toujours des anecdotes en tête... Il faut dire qu'il lui est arrivé un tas d'aventures dans la vie ! Il a fait le tour du monde à la voile quand il avait vingt ans, il a été marié trois fois, et s'est enfin un passionné d'aviation, en attestent les photos et les maquettes dans la salle à manger. Ce soir-là, on a vidé trois bouteilles de grand cru

à nous deux, et voilà que sur le coup de minuit, Ouliana lui demande de chanter, il refuse, mais elle insiste, elle le tance, et elle s'assoit derrière le piano pour l'accompagner... je me souviens... elle déliait ses mains sur le clavier... Et ni une ni deux, voilà que son mari, debout, se met à chanter! Ivre, d'accord... mais quelle voix! Une voix de ténor, nom de Dieu... il n'a fallu qu'une soirée pour que je sois subjugué... par l'aura de cet homme, par la beauté de cette femme, je ne sais même pas, au juste, ce que je faisais ici... au milieu des chandeliers, dans cette bâtisse de trois cents mètres carrés, le cul dans un fauteuil à oreilles, et tout ça parce que j'avais eu la gentillesse de les aider à traverser la rivière... Ouliana est partie se coucher, et Fornblung m'a invité à sortir dans le jardin. Il me montre la tonnelle qu'il aimerait faire réparer. Je l'assure pouvoir m'en charger : il s'agit de redresser la charpente, restaurer quelques poutres et les fixer, ce qui n'exige pas un travail herculéen. Et ce soir-là, donc, il m'engage, on se serre la main sous la tonnelle qui sent bon le bois pourri où les champignons s'agglutinent. Les torches éclairent le chemin de gravier qui mène à la rivière et qui se sépare en trois pour former une fourche. La nuit a des odeurs de fleurs. On entend le Doubs chanter, en contrebas... ah! quelle soirée! je m'en souviens comme si elle s'était passée hier. Fornblung me demande aussi si je

peux m'occuper des anciens enclos, très abîmés, derrière la grange, en lisière de la forêt. Je me dis : Mon vieux, toi qui cherchais du travail, c'est inespéré ! Une aubaine ! Et alors qu'on s'apprête à se séparer, vers quatre heures du matin, il me demande si je peux l'emmener pêcher... Ça l'intéresse, qu'il me dit, tout joyeux, j'ai accepté. Le surlendemain, Endrik Fornblung embarquait avec moi. Ç'a été une très belle journée de pêche...